

# INTRODUCTION

Claire LARSONNEUR

La question du post-humain qui jouit d'une certaine exposition médiatique dans les années 2010 est délicate, et parfois trompeuse à plus d'un titre. Ce qui semble être un néologisme date en fait des années 1970... Plutôt que d'attester la réalité d'un phénomène cohérent, la variété des acceptions du concept semble symptomatique d'une difficulté de pensée. Un premier ouvrage publié aux Presses universitaires de Rennes et intitulé *Posthumains, frontières, évolutions, hybridités* (2014), dans la continuité duquel le présent ouvrage se situe, dressait un état de l'art des travaux sur le post-humain. La question du post-humain, qui touche à l'identité du sujet et sa qualification comme humain, est d'abord philosophique. On peut citer les ouvrages de Dominique Lecourt (*Humain, posthumain*, 2003), Yves Michaud (*Humain, inhumain, trop humain*, 2006), ou Thierry Hoquet (*Cyborg philosophie*, 2011). Les philosophes anglo-saxons se sont aussi penchés sur le posthumain, avec N. Katherine Hayles (*How We Became Posthuman*, 1999) ou Cary Wolfe (*What is Posthumanism?*, 2010). Le sujet fait également retour dans la philosophie féministe avec Donna Haraway (*Cyborg Manifesto*, 1984) ou Rosi Braidotti (*The Posthuman*, 2013) et ces penseurs mettent souvent en exergue la dimension politique qui caractérise les figures et figurations d'une post-humanité. Mais la fiction et l'art ne sont pas en reste et donnent des éclairages intéressants<sup>1</sup>. Le présent ouvrage s'appuie donc aussi sur les travaux pluridisciplinaires menés

---

1. Sur la fiction plus spécifiquement et l'imaginaire de la science qu'elle déploie, on peut aussi citer les ouvrages suivants : TREMBLAY-CLÉROUX M.-È. et CHASSAY J.-F. (dir.), *Les Frontières de l'humain et le posthumain, Cahiers Figura*, Québec, Presses universitaires du Québec, n° 37, 2014 ; CHASSAY J.-F. et MACHINAL H. (dir.), *Mutations I : corps posthumains, Otrante*, Paris, Kimé, n° 38, 2015 ; LARSONNEUR C., REGNAULD A., CASSOU-NOGUÈS P. et TOUIZA S. (dir.), *Le Sujet digital*, Dijon/Paris, Presses du réel, 2015 ; BOOF-VERMESSE I., FREYHEIT M. et MACHINAL H. (dir.), *Hybridités posthumaines : cyborgs, mutant/els, hackers*, Paris, Orizons, 2018 ; BOOF-VERMESSE I. et CHASSAY J.-F. (dir.), *Mutations II : homme/machine, Otrante*, Paris, Kimé, n° 43, 2018.

au sein du projet Labex Arts H2H entre 2012 et 2015 et piloté à partir de l'université Paris 8 Vincennes Saint-Denis. Après avoir posé la question de la validité d'une approche cartésienne dualiste qui opposerait les corps augmentés par la (bio) technologie et les esprits modifiés par l'informatique et le numérique, nous nous attachons ici plus spécifiquement aux « subjectivités numériques », soit l'émergence d'une entité constituée en sujet mais intrinsèquement définie par le numérique.

Dans le terme « post-humain », c'est le « post » du post-humain qui est le plus révélateur. Comme le post-moderne en son temps, comme le « post-truth » des années Trump, le suffixe révèle une fascination pour le passé, la nostalgie d'un moment où l'être était encore intact, pur, non altéré, fascination qui va de pair avec le fantasme d'une identité complète et stable. Corrélativement, la vogue du « post-quelque chose » peut être lue comme le symptôme d'une difficulté à penser l'avenir, d'un point aveugle de la pensée dont la charge affective menaçante se trouve déviée vers la technologie. Le terme « post-humain » est ainsi souvent associé aux thématiques de l'apocalypse ou de l'entropie, aux grands bouleversements induits par les catastrophes que l'on pressent et par les techniques que l'on ne maîtriserait plus, en particulier lorsqu'elles sont liées au numérique et à la culture de l'écran<sup>2</sup>. Point aveugle de la pensée et point de cristallisation de nos angoisses collectives, le post-humain, perçu ici comme une instance de déshumanisation, permettrait d'évacuer la question de la recomposition de nos sociétés par des forces politiques et économiques comme les migrations de masse, la volatilité financière ou l'épuisement des ressources. Mais il faut bien avouer que le postulat d'une rupture, d'un dépassement ou d'une dissolution de l'être humain dans le post-humain date maintenant de presque 50 ans et que les humains sont toujours là, sans solution de continuité apparente. Il y a donc aujourd'hui une nécessité d'inventaire, en particulier dans les déclinaisons du post-humain qui ont trait à la possibilité de concevoir un sujet numérique qui serait donc totalement détaché de tout ancrage corporel.

On observe en effet que les problématiques numériques comme la place des logiciels et des interfaces dans notre vie quotidienne, la société écranique ou la montée en puissance de l'intelligence artificielle<sup>3</sup>, viennent s'ajouter aux problématiques mécanistes et organiques du robot et de la prothèse, lesquelles fournissaient le contexte de premières tentatives de théorisation du post-humain, davantage

2. Voir en particulier GERVAIS B. *et al.*, *Soif de réalité*, Montréal, Nota Bene, 2018 et LIPOVETSKY G. et SERROY J., *L'Écran global : culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*, Paris, Le Seuil, coll. « La couleur des idées », 2007.

3. *The Economist*, 9 décembre 2017 ; *Voyage au cœur de l'IA*, n° hors-série décembre 2017, Libération/ France Inter ; *We Demain*, n° 20, décembre 2017.

ancrées dans la corporéité. Et si l'on se place du côté de l'humain et non plus du « post- », force est de constater que nous grandissons et vivons désormais dans un environnement saturé de technologies numériques, de Youtube aux smartphones en passant par les applications de taxi et les réfrigérateurs connectés. Autrement dit, le processus d'individuation se situe désormais dans un environnement au moins aussi numérique que naturel et organique. Se pose donc la question de l'étendue des modifications de la subjectivité au contact de ces technologies : il est nécessaire d'aller bien au-delà des seules modifications du corps, augmenté ou même perpétué indéfiniment dans le projet transhumaniste. Cette recomposition numérique de nos subjectivités est aussi sociale, cognitive, émotionnelle et politique. Il y a là tout un champ à explorer que le réseau international de chercheurs réunis en séminaire à Cerisy-la-Salle en juin 2016 s'est attelé à défricher.

La richesse de la thématique du post-humain et du sujet numérique est attestée par la diversité des références convoquées par les participants et par la variété des domaines abordés, qui englobe aussi bien la fiction littéraire que les arts plastiques, la philosophie ou la sociologie. Jean-François Chassay, Christelle Centi et Claire Larsonneur se sont ainsi attachés à analyser les manifestations littéraires du post-humain et des subjectivités numériques, respectivement à partir des œuvres d'Anne-Marie Garat (*Programme sensible*, 2013), de David Foster Wallace (*Infinite Jest*, 1997) et de David Mitchell (*Ghostwritten*, 1999 et *The Bone Clocks*, 2014). Fable, confession ou science-fiction, ces textes évoquent tous à divers titres la solitude des êtres humains et leur rapport symbiotique avec les technologies, au risque de l'addiction ou de la contamination virale. Hélène Machinal et Anaïs Guilet se sont penchées sur des fictions audiovisuelles et les mutations numériques qu'elles proposent : les séries télévisées (*Caprica*, *Almost Human*, *Person of Interest*, *Intelligence*) ou les films romantiques comme *Thomas est amoureux* (2001) et *Noah* (2013). Gaïd Girard, Gwen Le Cor et Lucile Haute déploient le thème du cyborg, dans son versant fictionnel et féminin (*Blade Runner*, *Ghost in the Shell*, *Her*, « Rachel in Love ») ou au travers de performances artistiques. Servanne Monjour revient sur la question des « profils » numériques d'écrivains et des blogs chez Anne Archet, Victoria Welby, Cécile Portier ou Pharaon Parka. Isabelle Boof-Vermesse analyse la dimension collective et politique d'une subjectivité artificielle et expérimentale inspirée du *crowdworking* dans la série de manga *Démokratia* par Motoro Mase. Dans une perspective anthropologique, Marina Maestrutti interroge la place du posthumain au sein de l'histoire intellectuelle, étape ou réseau, et Dominic Smith éclaire l'âpreté des débats philosophiques entre Jane Bennett et les tenants de l'ontologie-orientée-objet sur la question des rapports entre humains et non-humains. *Via* la question de la prothèse, Sara Touiza retrace l'ancrage de la

réflexion sur le post-humain dans le cybernétisme de Norbert Wiener et François Sebbah revient sur le désir d'aller au-delà de la mort qui fonde le transhumanisme.

La richesse des concepts et des références scientifiques à l'œuvre dans ces textes étonne, tout comme leur profonde intrication que donne à voir le travail cartographique de Lucile Haute et d'Alban Leveau-Vallier : s'y croisent le vortex, le glitch, la boucle et le nomadisme, la pulsion et l'entropie, la vulnérabilité sous toutes ses formes. Le débordement fait écho au surgissement, le persona rencontre l'avatar ou la poupée. L'hybridation hante tous ces programmes qui jouent aussi bien sur le toucher, l'image ou le bruit. Wiener avait émis l'idée d'une « science-carrefour » qui semble ici réalisée par la galaxie de références qui rassemble les grands noms du xx<sup>e</sup> siècle tels que Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jean-Claude Nancy, Giorgio Agamben, Maurice Merleau-Ponty, Paul Virilio, Emmanuel Levinas, Henri Bergson pour la philosophie, Robert Wiener, Gilbert Simondon, Jacques Ellul, Thierry Hoquet pour les penseurs de la technique. Les sciences humaines, également, avec Michel Foucault, Antonio Casilli, Amber Case, Gérald Berthoud. Notons l'apparition de nouvelles voix plus inclassables ; Alexander Galloway, David Berry, Pierre Musso, Bernard Stiegler, Grégory Chatonsky, Bertrand Gervais, Éric Sadin, Marcello Vitali-Rosati, Eli Pariser, Quentin Meillassoux, Jane Bennett, Peter Sloterdijk, ou Jean-Pierre Dupuy.

Quatre thèmes récurrents surgissent de ce concert de voix. Le premier tient aux peurs que suscite ou canalise le post-humain. La mise en scène de projets terroristes chez Motoiro Mase ou Wallace tout comme la résurgence des grands traumatismes du xx<sup>e</sup> siècle et notamment de la Seconde Guerre mondiale chez Garat et Wiener attestent de la puissance émotionnelle du thème. En écho, nombre d'œuvres interrogent la vulnérabilité de l'humain, dans un lien de plus en plus ténu avec son corps quand il n'est pas exproprié de son identité *via* l'exploitation des données personnelles, ou soumis à un contrôle extérieur permanent par le biais des interfaces. La figure du fantôme (Mitchell, Ryle, Mase) condense ce sentiment de délitement de soi.

Certains toutefois, comme les transhumanistes, voient dans la technique la possibilité de s'affranchir de la finitude du corps. La clef réside alors dans le décentrement de la réflexion, deuxième grand thème du post-humanisme. Il s'agit de souligner le huis clos et la spécularité de la conscience de soi pour mieux les dépasser. Ne plus se focaliser sur l'humain, étendre la pensée aux objets comme dans le courant de l'*Object-Oriented Ontology* ou imaginer des stratégies d'immortalité, donner vie aux avatars et aux cyborgs, sont autant de façons d'inclure l'humain dans une autre perspective, de se détacher de l'anthropomorphisme ou de l'anthropocentrisme *via* les dispositifs techniques.

Or ces derniers ont une double valence : ils nous émancipent et nous assujettissent à la fois, comme le montre l'analyse des performances artistiques. L'ordinateur est présenté à la fois comme psyché et programme, possibilité de filiation et menace de prédation : y font écho les figures de dédoublement multiples et de *doppelgänger* qui abondent dans les fictions du post-humain. Cette double valence, troisième thème émergent, vaut en synchronie comme en diachronie car notre identité numérique, consciente et inconsciente, peut ainsi être reconstruite à partir des contenus que nous postons mais aussi des traces laissées par nos navigations.

Tout ceci nous incite à relire le post-humain au travers des questions d'intimité et de collectif, ce qui constitue un quatrième thème récurrent. La subjectivité numérique se décline ainsi parfois comme une inquiétante intimité à soi (stérile, récursive, enfermante, addictive), une sorte d'autisme technologique ; elle peut aussi s'articuler à des comportements collectifs complexes et anonymes ou à une critique de la société de consommation sans régulation. Internet est un haut lieu de simulation des interactions humaines mais aussi le lieu où se mettent en place des processus contextuels de subjectivation. Il permet d'ouvrir l'espace de la marge, essentiel à la construction de soi.

« Le sujet contemporain, à savoir : stratifié, pluriel, pseudonyme, fictionnel, hétéronymique » : cette expression de Lucile Haute condense avec bonheur ce que révèle l'exploration des œuvres contemporaines. Plus qu'à d'autres moments de l'histoire sans doute et grâce aux technologies numériques, le sujet (au sens de *self*) se retrouve aujourd'hui constamment à la fois en position de cobaye et d'expérimentateur de soi. Mais ces technologies sont de plus en plus immatérielles et sous le contrôle plus ou moins transparent d'un petit nombre d'institutions économiques ou politiques. Intervient ici une recomposition profonde du champ de notre expérience, un remodelage des rapports à autrui et à la collectivité, médiés par la machine, qu'il importe de mieux cerner. Le post-humain n'attend pas demain, il se joue aujourd'hui.